

570

ChatGPT « tourne » actuellement sur le modèle de langage GPT-3.5 mis au point pas OpenAI. En 2023, son successeur, GPT-4, devrait voir le jour. Si le premier -3 propose 175 milliards de paramètres, ce qui est déjà important, GPT-4 devrait quant à lui en embarquer 100.000 milliards. En clair, cela représente un total 570 fois supérieur au modèle de langage actuel. L'IA devrait, par exemple, bien mieux comprendre nos intentions qu'elle ne le fait actuellement, tandis que son niveau de traduction sera supérieur. Ceci nécessitera une puissance colossale de calcul. Et des investissements tout aussi démesurés. Cela explique le coup marketing du lancement public de ChatGPT. OpenAI a par ailleurs d'ores et déjà officialisé le lancement d'un forfait payant (dont le montant n'est pas encore connu). Les utilisateurs gratuits seront quant à eux largement limités dans leur utilisation.

liards de dollars.

Ce qui intéresse Altman, ce ne sont pas tant les spécificités des produits (« La technologie ne m'intéresse pas », répète-t-il souvent), mais leurs effets potentiels sur le monde. Paul Graham, qui lui confie les rênes de Y Combinator en 2014, dira de lui : « Sam est extrêmement doué pour devenir puissant. » Son secret ? Il le livre grossièrement lors d'un cours qu'il donne à Stanford en 2014 : la formule permettant d'estimer les chances de succès d'une start-up est « quelque chose comme Idée x Produit x Exécution x Equipe x Chance, où la Chance est un nombre aléatoire compris entre 0 et 10.000 ». Le curseur de son facteur Chance à lui flirte indiscutablement avec les 10.000.

Patrick Collison, PDG de la société de paiements électroniques Stripe, comparera le cerveau d'Altman à une machine à pinces de fête foraine : « Il se balade partout mais a la capacité de plonger très profondément quand c'est nécessaire. » Parfois surnommé « le Yoda des start-up », les entrepreneurs se pressent auprès de lui pour partager leur désespoir. Ils en ressortent une demi-heure plus tard, gonflés à bloc. Altman le manager gère en regardant le ciel. Jamais vers le bas : « Je n'ai pas envie de faire des réunions hebdomadaires en tête-à-tête et de parler de vos plans de carrière », ronchonne-t-il. Dans une vallée obsédée par la productivité, il fait assurément figure d'exception.

Le pari de l'obsolescence humaine

Au passage, mine de rien, Sam Altman met en place un écosystème au sein de la Silicon Valley qui semble destiné à supplanter la Silicon Valley elle-même. Y grouille une guilde d'entrepreneurs hypercapitalistes qui s'entraideront pour réparer le monde brisé. Parmi eux, on retrouve Peter Thiel, cofondateur libertarien de Paypal et de Palantir, qui façonnera l'approche d'Altman en matière d'investissement. Mais aussi Elon Musk. C'est en visitant avec lui les installations de SpaceX que se fomentent d'ailleurs cette idée de créer, avec d'autres investisseurs, une organisation non lucrative dans le but de développer des systèmes d'intelligence artificielle « qui profiteront à toute l'humanité ». OpenAI, conçu d'abord comme un laboratoire, naît en 2015.

Parmi les objectifs immédiats de cette « ASBL » : la création d'un robot ménager capable de dresser et de débarrasser une table. Au-delà du gadget, OpenAI est surtout un pari sur l'avènement de l'obsolescence humaine. Régulièrement, Sam Altman réunit d'ailleurs des

1,32

Derrière ChatGPT, il y a aussi la galère de travailleurs sous-payés pour modérer l'intelligence artificielle. Pour réussir ses prouesses, le chatbot a en effet dû ingurgiter des tonnes de données fournies par internet, où le pire côtoie évidemment le meilleur. Une enquête publiée ce jeudi dans le magazine américain *Time* OpenAI révèle que OpenAI a fait appel à une entreprise de sous-traitance spécialisée dans la labellisation de données sensibles. Un contrat d'une valeur totale de 200.000 dollars. Très sollicitée dans la Silicon Valley, elle emploie des personnes au Kenya, en Inde, en Ouganda. Pour les labels de ChatGPT, les travailleurs avaient en charge d'être face à des dizaines de milliers de bribes de texte provenant « des recoins les plus sombres d'internet ». Parmi ces contenus, aux descriptions très graphiques, on trouvait « les abus sexuels sur des enfants, la zoophilie, le meurtre, le suicide, la torture, l'automutilation et l'inceste ». Ces employés étaient payés entre 1,32 et 2 dollars de l'heure. Ils devaient analyser environ 150 à 250 bribes de texte, de 100 à 1.000 mots par bride, par journée de neuf heures.

penseurs de la robotique, de la cybernétique, de l'informatique quantique, de l'IA, de la biologie synthétique et des voyages spatiaux ou des philosophes, pour discuter de la technologie et de l'éthique du potentiel successeur de l'homme, qu'il s'agisse d'une intelligence artificielle ou d'une version améliorée de l'homo sapiens (un « transhumain »). Peter Thiel, qui a rejoint l'aventure, est d'ailleurs obsédé par cette idée de « tuer la mort ». Elon Musk est, quant à lui, convaincu qu'une IA pourrait anéantir l'humanité par accident. OpenAI est donc, à l'origine, une initiative de défense stratégique pour protéger l'homme de ses propres créations.

Tous gardent dans un coin de leur tête la théorie de « l'optimisateur de trombones ». Ce scénario, évoqué par le philosophe suédois Nick Bostrom en 2003, suggère que si l'on demande à une IA omnisciente de fabriquer des trombones autant que possible (sans limite de quantité ni de temps), elle pourrait « bêtement » exploiter toutes les ressources de la Terre pour y arriver, y compris les atomes de nos corps. Voire qu'elle nous tue, simplement pour s'assurer que nous ne l'empêchions pas de fabriquer davantage de trombones.

Déçu par l'évolution du laboratoire, « OpenAI n'a plus rien d'Open source » ni de non lucratif », tweetera-t-il. Elon Musk quitte le navire en 2018. Sam Altman a les coudées franches. Avec lui, l'organisation prend clairement une autre dimension, celle du business. Et de la croissance. Car, pour lui, « la démocratie ne fonctionne que dans une économie en croissance ». Et il n'y a pas de croissance sans avancées scientifiques majeures, que ce soit en fusion nucléaire (dans laquelle il investit grassement), la lutte contre le cancer, les avions supersoniques. Ou l'intelligence artificielle, bien entendu.

Les entrepreneurs se pressent auprès de lui pour partager leur désespoir. Ils en ressortent une demi-heure plus tard, gonflés à bloc

Le patron d'OpenAI est convaincu qu'une IA devrait être capable de créer, découvrir une propriété de la physique quantique. Ou concevoir une nouvelle forme d'art. Or, pour développer ce « système neuronal » artificiel, il faut des sous. Beaucoup de sous. En ce sens, le coup marketing du lancement public de ChatGPT (et, avant lui, de Dall-E, qui permet de générer des images sur base d'une simple requête texte) a merveilleusement bien joué son rôle. Provoquant la panique chez Google, il a aussi séduit Microsoft, prêt à injecter 10 milliards de dollars dans l'affaire. Ce qui valoriserait l'entreprise à près de 30 milliards de dollars.

En quoi, bon sang, tout cela pourrait-il bien « sauver le monde » ? La réponse de Sam Altman, en 2016, au *New Yorker*, traduit l'optimisme sans limite du personnage : « Ce que la plupart des gens ne comprennent pas, c'est que si le coût de la main-d'œuvre est réduit à zéro, parce que les robots intelligents ont pris tous les emplois, le coût d'une vie

agréable diminue considérablement. Si nous obtenons la fusion pour produire de l'électricité gratuite, le transport, la nourriture, l'eau, tout serait moins cher. »

Le rêve du revenu de base universel

« Les gens paient beaucoup pour l'éducation, mais vous pouvez devenir expert dans la plupart des domaines en regardant votre téléphone », poursuit-il, nous emmenant doucement vers le Graal ultime de son raisonnement : l'allocation universelle. « Ainsi, si, aujourd'hui une famille américaine de quatre personnes a besoin de 70.000 dollars pour être heureuse, dans dix ou vingt ans, en excluant le coût du logement, 3.500 à 14.000 dollars pourraient être tout ce dont une famille a besoin pour jouer d'une vie vraiment agréable. » C'est sur le gâteau : lorsque l'IA aura refaçonné l'économie, voire créé un nouvel ordre mondial, le revenu universel permettra, soutient-il, « de libérer cette personne sur un million capable de créer le prochain Apple ».

Sur Twitter, le lanceur d'alerte de la NSA, Edward Snowden, exhortait Altman à ne pas créer une base mondiale de globes oculaires

Qui dit « revenu universel mondial » (*Universal Basic Income*, en anglais), dit (crypto)monnaie mondiale, autre marotte de Sam Altman. La sienne, lancée en 2022 via sa start-up « Tools for Humanity » (avec d'autres investisseurs, comme Reid Hoffman, cofondateur de LinkedIn), se nomme sobrement le WorldCoin. Déjà valorisée à plus d'un milliard de dollars, elle fait la promesse de distribuer une allocation universelle de base à tout un chacun, alors que, selon l'OCDE, l'intelligence artificielle menace plus de quatre emplois sur dix avant 2040. Tout cela... gratuitement. Rien que pour nos beaux yeux, vraiment ? Oui, exactement : pour en bénéficier, il est obligatoire de se faire scanner l'iris. La société a déjà amassé à ce jour plus de 100.000 utilisateurs dans le monde, et vise à atteindre la barre du milliard d'utilisateurs en 2023. Tout cela, au grand dam des défenseurs de la vie privée, comme Edward Snowden. Sur Twitter, le lanceur d'alerte de la NSA exhortait Altman à ne pas créer une base mondiale de globes oculaires.

Utopiste, parano, farfelu, dangereux, folklorique, visionnaire, brillantissime, c'est selon. Ce projet, dont ChatGPT n'est qu'une des briques, relève en tout cas de cette foi intangible des milliardaires de la Silicon Valley dans la capacité de la technologie à changer le monde. Sam Altman, avant Musk, Bezos ou Zuckerberg, perdu dans le méta-vers, a enclenché la deuxième. « Ce qui est troublant avec les réseaux de neurones », prêche-t-il souvent face à ses étudiants, « c'est que vous n'avez aucune idée de ce qu'ils font, ni où ils vont. Et ils ne peuvent pas vous le dire. »

BIODIVERSITÉ

« La perruche à collier trouvera sa place »

L'oiseau exotique vert fluo se répand de plus en plus dans différentes parties de la Belgique. C'est au tour du Brabant wallon de voir sa population de perruches à collier fortement augmenter.



Pour le moment, ce type d'oiseaux n'est pas une menace pour son environnement. © BURKHARD SAUSKOJUS.

LÉA HUPPE (ST.)

La perruche à collier est un oiseau sédentaire originaire d'Afrique et d'Asie mais introduit en Europe par l'humain. C'est lors de la fermeture du zoo MeliPark Heysel, il y a cinquante ans, qu'une quarantaine de perruches à collier s'envolent et commencent à coloniser Bruxelles.

La population de la capitale a atteint son pic en 2016 et comptait alors 10.000 individus. Leur nombre s'est ensuite stabilisé aux alentours de 8.000.

La population bruxelloise s'étant stabilisée, les perruches colonisent et rejoignent maintenant le Brabant wallon. De plus, ces oiseaux ont besoin d'espaces semi-ouverts comme les parcs et de hauts arbres pour vivre ou encore de zones semi-citadines comme la Région wallonne.

Les autorités du Brabant wallon sont inquiètes de voir leur propre population s'étendre. Alain Paquet, ornithologue au département études de Natagora, explique : « Dans le Brabant wallon, on a les mêmes craintes qu'à Bruxelles dans les années 1990, quand la perruche y était en pleine expansion. »

Pas de panique

Pour le moment, ce type d'oiseaux n'est pas une menace pour son environnement. Concernant la nidification, la perruche à collier loge dans les cavités de vieux arbres alors que la plupart des oiseaux cavernicoles vivent dans les cavités de maison. Les vieux arbres ne manquent actuellement pas en Belgique, les repaires sont assez nombreux. Mais à la suite du réchauffement climatique, ces arbres vénérables sont menacés. Une compétition pourrait alors s'installer entre les perruches et les oiseaux indigènes : « Il ne faut pas couper les arbres anciens ou malades car ce sont des bijoux de la biodiversité », avertit l'ornithologue de Natagora.

En revanche, dans les pays du sud de l'Europe, les perruches posent certains problèmes pour les autres espèces car les arbres à cavité sont peu nombreux. A Barcelone, par exemple, les perruches sont très présentes mais le manque de parcs et de points d'eau provoque quelques problèmes avec les autres espèces d'oiseaux, problèmes qui n'existent pas encore chez nous : « A priori, il n'y a pas d'impact négatif sur notre écosystème », assure Adrien Chevalier, chargé de mission biodiversité à la Ligue royale de protection des oiseaux.

S'il est vrai que les perruches à collier peuvent faire fuir les oiseaux indigènes quand elles s'approprient les mangeoires des jardins, elles ont vite fait de s'en aller, assure Alain Paquet : « Après quelques dizaines de minutes seulement, elles laissent de nouveau la place aux autres espèces. » Adrien Chevalier confirme : « Ces oiseaux ne sont certes pas originaires de nos régions mais leur impact sur les natifs est minime puisqu'ils ne rentrent pas en compétition. La cohabitation se passe relativement bien. »